

# Cérémonie de maîtres

## FESTIVAL MONDIAL DU CIRQUE DE DEMAIN

Sous la direction d'Alain M. Pacherie, directeur du Cirque Phénix ;  
direction artistique : Pascal Jacob ; coordination artistique : Elisabeth Blanchon  
Spectacles présentés à la Tohu du 17 au 28 février 2009.

par GILLES DUPUIS et SYLVAIN LAVOIE

Pour la première fois de son histoire, le Festival mondial du cirque de demain, en plus de voir les cinq continents représentés, sortait du Cirque Phénix de Paris et débarquait à la Cité des arts du cirque de Montréal une quinzaine de jours après avoir été consacré le « meilleur cirque au monde » pour une trentième année. Cette édition spéciale de l'événement, qui lance autant des techniques que des artistes, était le prétexte rêvé non seulement pour revenir sur l'engouement dont le divertissement forain jouit au Québec depuis les succès retentissants sur la scène internationale du Cirque du Soleil, mais aussi pour faire un parallèle entre la tradition française et sa réinvention québécoise.

En guise d'introduction, le directeur artistique de l'événement, Pascal Jacob, prenait la peine de préciser : « *En faisant le choix de valoriser le numéro plutôt que le spectacle, le Festival s'est simplement conformé aux exigences de son temps.* » Curieuse assertion, car tout en se réclamant modestement de la contemporanéité, elle réagit contre cette dernière en misant sur ce qui fait le propre du spectacle circassien traditionnel : la présentation de numéros acrobatiques « exceptionnels » à l'intérieur d'un cadre conventionnel où tout est pensé en fonction du divertissement, sans grand souci esthétique.

Or, c'est ce cadre que le Cirque du Soleil a voulu repenser en le revêtant des oripeaux de l'art. On comprend sans trop de mal que le porte-parole du Festival avait en tête la « *tradition festive* » du cirque québécois quand il lui reprochait, en catimini, d'être anachronique malgré les apparences : « *En renouant, symboliquement, avec l'ornementation et la mise en piste chère aux grands cirques des années 1930, le Cirque du Soleil offre une vision dynamique et colorée, mais il magnifie surtout le numéro classique en l'entourant d'artifices spectaculaires empruntés à l'opéra et à Broadway.* » En privilégiant le spectacle, la fête et l'artifice — au détriment sans doute de l'art « véritable » —, le cirque québécois se révélait à ses yeux plus

traditionnel que le cirque français (voire européen) qui sait au contraire s'adapter aux exigences du temps... On peut penser qu'une part d'envie entrait dans cet éloge mitigé de notre cirque « national » (les autres formations québécoises étant prudemment passées sous silence), mais il faut aussi reconnaître la part non négligeable de vérité qu'il recèle. Une brève comparaison des deux approches du cirque, et de leur traitement médiatique au Québec, peut offrir d'intéressantes pistes de réflexion dans ce sens.

### Tradition versus modernité

Si le Cirque du Soleil a connu un succès indéniable sous le chapiteau mondial, fortune comparable, toute proportion gardée, à celui d'un Robert Lepage ou d'une Céline Dion, c'est qu'il partage avec ses vedettes internationales, et sur une scène plus locale avec Daniel Langlois, le savoir-faire technique et surtout technologique lui permettant de monter des spectacles sophistiqués, hauts en couleur et rodés au quart de tour, qui assure à tout coup une représentation de très grande qualité. C'est probablement ce que l'enthousiaste et toujours optimiste Claude Deschênes voulait dire sur les ondes télévisuelles de Radio-Canada quand, tout en vantant le mérite de certains numéros présentés par le Cirque Phénix, il laissait entendre que l'ensemble était toutefois moins peaufiné que ce à quoi nous avait habitués le cirque d'ici. Sans le savoir, il donnait raison à Pascal Jacob, mais en renversant l'échelle des valeurs. Isabelle Paré, dans un court compte rendu du même spectacle paru dans les pages du *Devoir* (21-22 février 2009), était plus critique à l'endroit de l'objet contemporain de notre fierté nationale lorsque, louant semblablement la prouesse époustouflante de certains numéros, elle ajoutait : « *Autant de perfectionnisme venu d'outremer a le mérite de ramener un peu d'humilité de ce côté-ci de l'Atlantique, qui s'autoproclame république du cirque réinventé. Même un emballage ringard [allusion au goût douteux de certains costumes] ne peut étouffer des siècles de tradition de cirque.* »

Bien plus qu'à deux appréciations divergentes du même phénomène, nous avons affaire à deux conceptions différentes de la distraction foraine. En conformité avec l'esprit festivalier qui prévaut au Québec — et en particulier à Montréal —, le cirque d'ici s'inscrit dans une « *tradition festive* » qui accorde au moins autant d'importance à l'emballage qu'à la qualité du produit. Chaque numéro a son importance, certes, mais ne prend tout son sens que s'il est livré avec virtuosité dans un enrobage esthétisé qui en garantit la pertinence par rapport à l'ensemble. S'il s'agit là d'un compromis historique entre la tradition européenne et la modernité américaine, alors notre cirque est bien une création postmoderne née du désarroi des années 1980.

On pourrait croire que ce qui distingue le cirque d'ici de celui d'ailleurs est sa dimension internationale, mais il ne faudrait pas confondre réputation avec composition. Le Festival mondial du cirque de demain a fait la démonstration incontestable que sur le plan de ses numéros il mérite bien son épithète : les acrobates